

La rencontre destinale : Le cas de la nouvelle « La fête de la profanation de la croix » de Trevor Ferguson

Marie Cusson
SUNY Plattsburgh

« La fête de la profanation de la croix » est une nouvelle de Trevor Ferguson, publiée en français en 2004 dans *Montréal, la marge au cœur*, recueil réunissant cinq textes qui proposent une vision singulière de Montréal qui met à mal les clichés sur sa nature conviviale.¹ La métropole y est notamment représentée comme un lieu où les rencontres exercent une influence déterminante sur la transformation de la personnalité des personnages. Le texte qui nous intéresse raconte l'expérience du « désordre » (Zarifian) que génère la rencontre entre un camionneur et une vieille dame excentrique. Provoquée par un incident, la rencontre crée une « rupture temporelle » (Duteille, « L'événement de la rencontre ») qui rompt la continuité de la routine de chacun et qui leur dévoile ce que leur vie pourrait être ou aurait pu être. Notre démonstration procédera en trois temps : tout d'abord, nous esquisserons le portrait des personnages impliqués dans la rencontre, pour ensuite nous attarder sur le phénomène de la rencontre lui-même qui prend ici la forme d'une promenade donnant aux personnages l'occasion d'agir sur leur destin. Enfin, nous analyserons la nature de cette transformation destinale qui découle du choc de la rencontre. Pour mieux rendre compte du phénomène de la rencontre dans cette nouvelle, nous ferons référence à l'approche phénoménologique de Cécile Duteille.² Par ailleurs, nous verrons que la rencontre sur laquelle nous nous pencherons opère un renversement des hiérarchies et des valeurs analogue au carnaval chez Bakhtine.

Portrait sommaire des personnages

Seuls deux personnages occupent tout l'espace du récit : Alphonse Gilbert Filiatrault, chauffeur de camion, et une vieille dame, Gertrude Rhapsodie Duncan. Rien, au départ, ne prédispose ces personnages à la rencontre. Alors qu'Alphonse parcourt le monde au volant

¹ Trevor Ferguson (1947—) est un écrivain québécois mieux connu pour ses romans et ses pièces de théâtre écrits en anglais.

² Duteille, dans sa thèse « Anthropologie phénoménologique des rencontres destinales » et dans son article « L'événement de la rencontre comme expérience de rupture temporelle », remet en cause les approches sociologiques et positivistes pour considérer la rencontre comme un événement ou comme un phénomène, et non comme une simple action déterminée par des motifs sociaux et psychologiques.

de son « puissant camion dix-huit roues » (119), Gertrude, assise sur l'une des « trois chaises de plastique blanc qu'elle gardait en permanence sur la galerie devant sa maison » (120) du quartier Parc-Extension,³ regarde sans bouger défiler le monde qui circule sous ses yeux. Tout en obéissant à un contraste, ces deux personnages partagent le fait d'être isolés : Alphonse traverse le monde derrière l'écran du pare-brise de sa cabine où « l'air est filtré. Pas de poussière. Pas de pollen. Rien » (143), et Gertrude, qui ne s'est jamais aventurée plus loin que quelques pâtés de maison (151), vit à l'intérieur des limites de l'enceinte vitale que constituent sa maison et le périmètre de sa galerie. En outre, lorsque le désordre de la réalité la trouble, Gertrude, s'en isole (elle la refuse !) et l'habille d'une couche d'imaginaire. Tout comme Alphonse, qui dans sa cabine « bloque le monde à volonté » (143), Gertrude, au besoin, saute par-dessus les lois de la raison et de la vie quotidienne.⁴ Gertrude est une femme fantaisiste qui désamorce le désordre (de l'Autre) en le traitant par le jeu et en le soumettant à l'épreuve de la dérision, du rire et de l'imaginaire. Par la voie des mots et de l'imaginaire, elle substitue la transgression fictive à la transgression réelle, porteuse de plus hauts risques. Elle met la ruse au service d'une liberté impossible (Balandier 117).

Cet environnement (mobile dans un cas et statique dans l'autre), qu'Alphonse et Gertrude tiennent toujours en ordre, délimite les frontières de leur horizon respectif, l'ordre naturel des choses. Gertrude fuit sa triste réalité dans un imaginaire cocasse, et Alphonse accepte son destin, sa croix, avec résignation : « Le fardeau de tous n'est porté que par quelques-uns » dit Alphonse qui croit être « un de ces quelques-uns-là » : « Je porte le fardeau des autres. . . C'est pourquoi je suis camionneur. C'est ainsi que c'est advenu. Le destin ! » (131). Le mot *destin* a plusieurs acceptions. Tel que le conçoit Alphonse, il correspond à la conception grecque du terme *moira*, à savoir qu'à tout homme incombe une part de chance et (surtout) de malchance qu'il est du devoir de l'individu de respecter. Transgresser la mesure impartie par le destin reviendrait à commettre une faute fondamentale punie du châtement des dieux.⁵

La rencontre entre les deux personnages va provoquer un bris, un choc au sens propre et figuré qui va ébranler les frontières de cet environnement familial que représentent métaphoriquement la maison de Gertrude, le camion que conduit Alphonse, le monde de la vie quotidienne dont ils font l'expérience comme une réalité souveraine.⁶

La rencontre

La rencontre de Gertrude et d'Alphonse est provoquée par un incident : la perte inopinée d'une des roues du semi-remorque d'Alphonse. Emportée par le rythme ample

³ Il s'agit d'un quartier de la ville de Montréal où l'auteur a vécu son enfance. Plusieurs des personnages de Ferguson aboutissent dans ce quartier (*Le Kinkájou ; La vie aventureuse d'un drôle de moineau ; Onyx John*).

⁴ Gertrude affirme avoir vu une girafe dans sa cuisine et prétend qu'un plan d'ananas pousse dans sa baignoire (129). Les situations abracadabrantes au même titre que les figures pittoresques et excentriques sont des thèmes récurrents de l'œuvre de Ferguson.

⁵ Pour une définition plus complète de la notion de *destin* comme *moira*, voir Duteille (« Anthropologie phénoménologique » 103).

⁶ Duteille, en faisant référence à Alfred Schütz, dit : « Il décrit l'homme comme immergé dans un environnement familial, le monde de la vie quotidienne ou *Lebenswelt*, 'dont il fait l'expérience comme d'une réalité dans l'attitude naturelle' » (« L'événement de la rencontre » 85).

d'une phrase qui s'étend sur une page et demie, la roue se fraye « un chemin entre les automobiles comme quelque missile sournois, télécommandé par ordinateur », pour aboutir dans le salon de Gertrude, après avoir gravi l'escalier de la galerie, gauchi la rampe, fracassé la porte, renversé les bonbons de la desserte sur le plancher de bois franc et « fait un formidable trou dans le mur » (120). La trajectoire de cette roue, qui trouve son terme et son prolongement dans celui d'un des bonbons éparpillés sur le sol — « un bonbon dur et oblong, un seul rayé de vert et de rouge, combinaison de menthe et de cannelle, tournoya sur le plancher comme une toupie, puis vacilla et s'arrêta » (120) —, est à l'image de la bille que le croupier lance en sens inverse de la roulette. Métaphore de la fortune (du hasard), la roue qui s'échappe accidentellement de son axe définit, en abolissant la « rampe » (les frontières de chacun), le terrain du jeu de la rencontre. Comme on va le voir plus bas, l'abolissement de la rampe donne, en fait, le feu vert à un type de jeu bien spécifique, le carnaval qui, comme l'écrit Bakhtine, « ignore toute distinction entre acteur et spectateur » et « n'a aucune frontière spatiale ». ⁷ Le hasard est un accident dans la mesure où il « opère la rencontre de deux séries qui n'ont pas voulu leur rencontre ». ⁸ La roue met donc en communication deux univers que rien ne prédisposait à la rencontre : l'univers statique et fermé de Gertrude et l'univers mobile d'Alphonse qui se voit dans l'obligation d'aller reprendre possession de sa roue.

Persuadée que rien ne peut l'atteindre ou la blesser, Gertrude accueille avec joie cette « grande grosse gigantesque roue » (128) qui, bondissant tout droit dans sa maison, perturbe momentanément ses habitudes. L'arrachement au temps du quotidien est toutefois de courte durée. Se précipitant à l'intérieur pour constater les dégâts, elle s'exclame tout haut sans s'adresser à personne en particulier : « Mince alors ! ça c'est palpitant ! », avant de retourner sur la galerie pour reprendre aussitôt « sa séance quotidienne de tricot » (120). Gertrude réagit comme si cette réalité qui la réjouit ne la concernait pas personnellement. Voulant échapper au désordre, aux souffrances de la vie, elle se transpose en spectatrice de sa propre vie.

Contrairement à Gertrude, pour Alphonse, le choc provoqué par la perte de sa roue, la rupture de ses frontières, provoque tout un émoi. Laisant un « trou béant », là « où, il y a peu, une roue était logée », l'incident force Alphonse à rebrousser chemin, à s'extirper « des grommellements de son camion » (124) et à remonter la « ligne de fauchaison de son pneu » (126) jusqu'à la maison de Gertrude. Véritable sas de communication, ce passage de l'ordre (de la cabine de son camion) au désordre, engendré par le hasard, le transporte au-delà de son existence habituelle. ⁹ C'est avec crainte et appréhension qu'Alphonse se rend à la rencontre de cet autre univers. Ce n'est pas tant la nouveauté qu'il redoute que la

⁷ « Les spectateurs n'assistent pas au carnaval, ils le *vivent tous*, parce que, de par son idée même, il est fait pour *l'ensemble du peuple*. Pendant la vie du carnaval, personne ne connaît d'autre vie que celle du carnaval. Impossible d'y échapper, le carnaval n'a aucune frontière *spatiale*. Tout au long de la fête, on ne peut vivre que conformément à ses lois, c'est-à-dire selon les lois de la liberté » (*L'œuvre de François Rabelais* 15).

⁸ Pour Jean Guittou, l'accident, c'est-à-dire la rencontre de « deux séries indépendantes l'une de l'autre », est le meilleur exemple qui soit du hasard (82).

⁹ Pour Serge Moscovici, « [l]e hasard est représenté comme le symptôme d'un trouble, il apparaît comme le dérangement d'un ordre » (12). Duteille abonde dans le même sens : « Par son œuvre, le hasard remet en cause l'image de la continuité temporelle : fidèle à son origine étymologique, il 'tombe' comme les dés sont lancés ou le sort 'jeté'. Il est l'ennemi des lois et de la règle » (« Anthropologie phénoménologique » 115).

matérialisation de ses craintes. En effet, Alphonse est persuadé que cette rencontre, qu'il préférerait éviter, participe de l'accomplissement de son destin.¹⁰ Toutefois, la rencontre avec Gertrude, et c'est en cela qu'elle sera destinale, ne s'inscrira pas dans la trajectoire de ce destin funeste, mais se révélera au contraire être un « véritable coup de chance, un miracle » (152).¹¹

Allant à la rencontre de son destin, Alphonse sera, sur le seuil de la maison de Gertrude, confronté à l'imprévu et l'équivoque. Tout en accueillant Alphonse, Gertrude, qui vit à l'interface du rêve et de la réalité, affiche d'abord un déni complet de la situation. Cela donne lieu, dans un premier temps, à une suite de quiproquos amusants. Ainsi, Alphonse s'informant de savoir si Gertrude va bien, cette dernière ne répond pas. Alphonse réitère alors sa question en anglais, ce à quoi elle rétorque en anglais, avant de lui demander en français comment il se sent aujourd'hui. Les « jambes un peu molles » lui répond-il en constatant l'ampleur des dégâts, une porte « complètement fichue » (124), commentaire que Gertrude attribue à l'imaginaire de son interlocuteur.

La réaction tout à fait inattendue de cette femme produit un choc initial dont le sens événementiel pour Alphonse (le rencontrant) ne se révélera que graduellement. D'abord « perplexe » (125) et incapable de savoir comment se comporter (126) devant cette femme qui va jusqu'à nier son existence et celle de sa roue, Alphonse en vient rapidement à réaliser qu'une chance inouïe s'offre à lui. Puisque cette femme ne croit pas qu'il existe, il est libre de rentrer chez lui : « Il lui suffisait de grimper dans son camion et de s'en aller » (130).¹² Dans un premier temps, Alphonse réalise qu'il possède une certaine marge de manœuvre : l'occasion lui est offerte de partir. Il est confronté à un choix dont il n'imaginait pas disposer. Pourtant il hésite dans un second temps à saisir cette chance, et il reste, à l'image du soleil, « bloqué par la hauteur »,¹³ sur la galerie à peser le pour et le contre.

Le jugement d'Alphonse est paralysé par la peur des lois. Il craint l'irrévocable du destin qui se loge dans les conséquences liées à la transgression de la Règle. La perspective d'abandonner cette femme qui n'a pas toute sa tête, et dont il a saccagé la maison, lui fait craindre d'être arrêté par les forces de l'ordre et de subir le même sort qu'un dénommé Flavert de Beaufort qui, deux cent cinquante ans plus tôt, endura un châtement dix fois plus grave que le crime qu'il avait commis.¹⁴ Alphonse se sent « coincé » (132) parce qu'aucune

¹⁰ « Il répétait à ses meilleurs amis . . . c'est inévitable. Dans ses pires cauchemars, il y avait des débris de verre, comme si quelque chose de plus que les vitres des véhicules fracassés avait volé en éclats. Les rêves étaient très nets ; » et il « était maintenant confronté à la perspective de retourner constater sur place les dégâts dont sa roue était responsable » (123).

¹¹ Rappelons que pour Duteille, la rencontre destinale se situe à mi-chemin « entre hasard et destin » (« Anthropologie phénoménologique » 98).

¹² « Personne n'avait appelé la police et . . . s'il comprenait bien la situation, la vieille dame ne croyait pas qu'il existait. . . Il était donc libre de rentrer chez lui. Il n'avait qu'à descendre l'escalier, s'installer au volant de son camion imaginaire et disparaître de son rêve » (130).

¹³ « Le soleil, bloqué par la hauteur et le surplomb de l'édifice à leur gauche, n'illuminait pas encore la galerie, mais la chance qui s'offrait à Alphonse Gilbert Filiatrault brillait de mille feux » (130). Le soleil est symbole de la vie, il est maître de l'activité (Chevalier et Gherrbrant 891-96). On pourrait également supposer qu'à ce stade précis l'illumination ne s'est pas encore produite.

¹⁴ Pour avoir « brûlé les pieds du petit Jésus » et profité des « imbéciles » (135), Beaufort fut obligé « de déclarer qu'il avait profané la parole du Seigneur », puis de se « mettre à genoux, demi-nu, sur le seuil d'une église de Montréal, avec une corde autour du cou et un cierge enflammé entre les mains » (137).

des solutions qu'il aborde ne lui permet de s'en sortir. Elles sont sans issue car elles ouvrent inévitablement sur la certitude d'être « démasqué et condamné » avec pour conclusion commune que « le châtement serait pire que le crime » (132). Acculé au seuil de ses propres limites, Alphonse est en conséquence forcé de se tourner vers son interlocutrice. C'est alors qu'il prend conscience, juché sur la balustrade de la galerie — ce « point d'équilibre qui attend le juste choix du héros pour se convertir en destin authentique » (Duteille, « Anthropologie phénoménologique » 112) —, de l'isolement dans lequel vit cette femme, prisonnière du temps chronologique (quotidien).¹⁵ Cette prise de conscience de l'aliénation de Gertrude le détourne momentanément de son propre dilemme et l'incite à faire un pas en sa direction, à entrer dans son monde à elle, à jouer son jeu et à lui proposer une « balade imaginaire » dans son « camion imaginaire » (140). En faisant un pas vers elle, Alphonse cherche à provoquer une rencontre destinale, à créer un événement dans la vie de Gertrude, à la sortir du temps quotidien. Par la même occasion, Alphonse fait aussi un pas vers lui-même en reconnaissant que le monde, pour lui, est « tout à fait pareil » (140) à ce qu'il est pour elle. Le fait que cette révélation (ouverture d'Alphonse sur sa destinée), la crise et le questionnement qui s'en suit se produisent sur le seuil de la galerie de Gertrude n'est pas anodin. Le seuil participe du symbolisme de la transcendance. Il incarne à la fois la séparation et la possibilité d'une alliance ou d'une réconciliation. Dans une perspective bakhtinienne, le seuil est le lieu d'une prise de conscience. Il renvoie toujours à une situation exceptionnelle : « Le haut, le bas, l'escalier, le seuil, l'entrée, le palier, prennent la signification de points où se produit la crise, le changement radical, le tournant subit du destin, où l'on décide, transgresse l'interdit, se renouvelle ou périt » (Bakhtine, *Problèmes* 199).¹⁶

Rassurée par l'idée que « tout ceci est irréel », Gertrude accepte l'invitation d'Alphonse, lui tend la main et saisit la chance qui lui est offerte de sortir de chez elle (140). Ainsi qu'en témoignent les sobriquets qui leur serviront dorénavant de prénom, Gertie et Alphie, ce pas qu'ils font l'un vers l'autre concrétise véritablement le début de leur implication respective dans le passage à l'acte de la rencontre. Unis par un lien de connivence, l'habillage d'imaginaire dont ils peignent la réalité et dont ils ne sont dupes ni l'un ni l'autre, ils acceptent de prendre des risques, de quitter leur cocon respectif, de faire le saut du « chronotope »¹⁷ de la maison/cabine, lieu du temps cyclique de la vie quotidienne, pour entrer dans le « chronotope » de la ville, propre à la rencontre d'événements régis par le hasard et marqués par le cours du temps historique.¹⁸

¹⁵ « Elle était assise là comme elle s'y asseyait chaque jour et que chaque jour était plus ou moins la redite du précédent » (Ferguson 139).

¹⁶ Gertrude, qui n'est jamais entièrement d'un côté ou de l'autre (réalité/imaginaire), est en quelque sorte la gardienne du seuil.

¹⁷ Dans *Esthétique et théorie du roman*, Bakhtine définit le *chronotope* de la façon suivante : « Nous appellerons *chronotope*, ce qui se traduit, littéralement, par 'espace-temps' : la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature » (237).

¹⁸ Le « temps historique » est le temps du « passé historique » qui se manifeste dans les empreintes perceptibles déposées par les générations sur les parties visibles d'une ville ou d'une route (Bakhtine, *Esthétique* 387).

La balade imaginaire

S'arrachant à leur univers respectif, les protagonistes vont connaître sur la route¹⁹ de cette balade imaginaire une métamorphose, le basculement d'un monde (cloisonné) à un autre (ouvert et sans limite). Il en résultera un changement de perspective qui leur permettra de se rapprocher, de remettre en cause les limites de leur horizon individuel. Ensemble, ils vont affirmer leur nature dialogique, c'est-à-dire qu'ils vont graduellement se libérer des frontières étanches qui les isolent et affectent leur perception du monde, de la réalité, pour se contaminer l'un l'autre. Avec « la sagesse de sa longue expérience de chauffeur » (143), Alphonse amènera Gertrude à mieux prendre contact avec la réalité, alors que Gertrude, avec toute sa légèreté, aidera Alphonse à s'alléger du poids de son fardeau, à se libérer de sa vie soumise à la hiérarchie. Auprès de Gertrude, Alphonse, qui « ne se rappelait même pas la dernière fois qu'il avait eu envie de s'amuser » (140), découvrira son autre vie, une vie de carnaval colorée de rire et de profanation du sacré.

À l'image de la transformation individuelle qu'elle entraîne — le décroisement des frontières entre le haut (sacré/imaginaire) et le bas (profane/réalité) —, cette balade débute par une randonnée au sommet du Mont-Royal²⁰ et se termine par une excursion au bas de la ville, dans le vieux Montréal. Se détachant de sa remorque, où il transporte le fardeau des autres, pour ne garder que le tracteur, Alphonse traverse, d'abord, avec Gertrude à ses côtés le quartier le plus dense et le plus multiethnique de Montréal, Parc-Extension.²¹ La transformation mutuelle des personnages (l'affirmation de leur nature dialogique) débute au contact de cette réalité qui ne leur est pas familière. Alors que Gertrude, « aussi fière qu'un paon et presque aussi colorée », mord « à belles dents » dans une pomme que lui avait offerte Alphonse et qui « avait un goût de réel » (141), les trottoirs bondés de la rue Jean-Talon se présentent aux yeux d'Alphonse comme un « spectacle » qui l'intrigue autant qu'il éblouit sa passagère (142). Cette référence au paon, dont la queue se déploie en forme de roue, n'est pas anodine puisque Gertrude servira de guide dans le processus de libération d'Alphonse. Ainsi, au plan symbolique, Alphonse et Gertrude se servent mutuellement de monture. Gertrude-le-paon, « l'animal aux cent yeux » (Chevalier et Gherrbrant 726), dirige de façon certaine son cavalier, Alphonse, vers une forme de légèreté face à la vie et de quiétude dans la vision de Dieu. Alphonse, en échange, poursuivant au volant de son camion « pesamment son chemin », au milieu des voitures qui le « dépassaient comme des flèches » (143), amène Gertrude, assise à ses côtés, à s'ouvrir au monde, à le redécouvrir tel qu'il est et non tel qu'elle voudrait qu'il soit.

À l'intersection de l'avenue du Mont-Royal, Alphonse, tourne à droite, puis dévie vers la gauche pour grimper sur la montagne. « Près du sommet, plus exalté que d'habitude, après un illégal et audacieux virage à gauche », il « engag[e] son camion sur le terrain du belvédère et l'immobilis[e] sur un espace vacant » (144). Du haut du belvédère, Gertrude redécouvre la ville qu'elle n'avait jamais vue de si haut. Par contraste avec le monde bordé dans lequel elle vivait jusque-là, le panorama vu de la montagne lui révèle Montréal comme

¹⁹ La route, tout comme la rencontre elle-même où « prédomine la nuance temporelle, et qui se distingue par un fort degré d'intensité et de valeur émotionnelle », est aussi traitée comme un « chronotope » par Bakhtine (*Esthétique* 384).

²⁰ Le Mont-Royal est une colline située dans la ville de Montréal, au Québec.

²¹ Avec plus de 60% de sa population née hors Canada, Parc-Extension est associé à la multiethnicité.

un monde sans cloison dont « elle s'imprégnait des paysages, s'émerveillait des arbres et du vaste horizon qui s'offrait à elle au nord et à l'ouest » (144). Cette vision de la ville, perçue du haut des airs (qui traduit son sentiment nouveau de liberté), libère Gertrude. Ainsi qu'un oiseau gardé trop longtemps en captivité, elle prend son envol. Elle s'extirpe de la cabine du camion (cette autre cage de verre) avant même qu'Alphie ait eu le temps d'en contourner l'avant pour l'aider, et elle entraîne ce dernier, en évoquant la gloire de dieu (146), dans l'ascension du Mont-Royal : « Allons-y. Montons. *Alléluia* » (146).

À l'instar de Gertrude, l'expérience de la montée du Mont-Royal entraîne chez Alphonse un changement de perspective. Témoin de l'ambivalence du discours de Gertrude qui associe le céleste au terrestre, il sera appelé graduellement à remettre en cause ou à interroger les frontières de sa conception du divin. Cheminant l'un derrière l'autre dans « l'étroit sentier que la vieille dame, gravissait d'un pas décidé », tout en jugeant « miraculeux » que le corps puisse respirer « à de telles altitudes », les deux protagonistes atteignent le sommet sur lequel se dresse « l'austère croix du Mont-Royal couverte d'ampoules électriques et protégée par une clôture surmontée de barbelés » (147). L'enceinte profane — la clôture — qu'on a érigée, « pour que personne ne vole les ampoules » selon Alphonse, bouscule sa conception archaïque du divin. Il s'étonne qu'on puisse vouloir voler les ampoules sans craindre de perdre « son âme mortelle », puis, s'interrogeant sur ce que représente une ampoule électrique au regard de dieu, il s'indigne que celui-ci puisse prendre votre âme pour une « fichue ampoule » alors qu'il a le soleil et « possède déjà toutes les étoiles qui brillent au firmament » (147). Alphonse prend ainsi peu à peu conscience, devant cette croix désacralisée, de l'absence de frontière étanche entre le bien et le mal, entre le sacré et le profane. La profanation qui, comme l'indique la « Fête de la profanation de la croix », désigne la célébration en l'honneur de la journée où l'on a déculotté, brûlé à l'aide d'un cierge, rossé et fait errer Flavert de Beaufort dans les rues de Montréal pour avoir brûlé les pieds du petit Jésus (147), ouvre sur un châtiment qui peut facilement tourner à la fête.

La rencontre de ce symbole religieux, devenu (par contraste avec ce qu'il était deux siècles auparavant) lieu de profanation ordinaire découlant de la modernité, pousse ainsi Alphonse hors de son temps quotidien pour le faire entrer dans le temps de l'événement (de la transformation et du changement) où s'effritent les frontières étanches entre l'horizon de son passé (ce en quoi il a toujours cru) et celui de son avenir, dès lors indéterminé. Assis sur un rocher, il ressasse le passé, mais il n'en est pas certain. Il a également peur de l'avenir qu'il perçoit comme inquiétant (148).

La rencontre avec la croix destine Alphonse à une manière d'être sans précédent pour lui. Pour employer une expression populaire, on pourrait dire qu'elle lui apprend à devenir « vrai », à exprimer la vérité de ce qui se passe en lui, à être plus conscient de sa manière d'être et d'agir. Ce regard nouveau qu'il pose sur lui-même, amène, en retour, Gertrude à briser sa propre coque protectrice, à se libérer des formes plus ou moins mensongères qui lui servent d'asile et à reconnaître Alphonse dans sa réalité :²² « Je viens d'avoir une révélation », lui confie-t-elle — « ah, ouais ? Laquelle ? Vous êtes réel, n'est-ce pas ? ... — C'est ça votre révélation ? Ouais, admit-il. Je suis tout ce qu'il y a de plus réel » (149).

²² Ainsi qu'à accepter la réalité du saccage de sa « pauvre maison » (149).

Animée d'un sentiment ambivalent de liberté (elle surmonte ses peurs sans les vaincre entièrement) — « Le sentier continue, je crois. J'ai très peur, mais je veux le remonter. Je veux l'explorer. Je veux et je ne veux pas » (149) —, Gertrude reprend la route suivie par Alphonse qui, soufflant derrière elle comme un bœuf, et se démenant plus souvent que sa « nouvelle amie pourtant plus âgée que lui, pour garder son équilibre entre les pierres » (149), n'est pas encore tout à fait dégagé de sa pesanteur accablante. Après avoir flâné un peu, ils arrivent à un autre poste d'observation. Là, du haut du belvédère, la ville se dévoile cette fois aux yeux de Gertrude selon de nouveaux liens qui marient le bas et le haut. Si la ville s'est d'abord révélée en un lieu sans frontière horizontale, « cet autre poste d'observation, un bâtiment et une balustrade en béton, par-delà lesquels le mont Royal chutait à pic, et plus bas qu'eux se dressait, par dessus les arbres, vertical et haut, le centre-ville de Montréal » (150), la met à jour maintenant sans frontière verticale.²³ Cette seconde rencontre avec le panorama de la ville vu de la montagne indique un changement de perspective tout autant qu'une prise de conscience. Gertrude comme Alphie réalisent le fait qu'ils appartiennent à cet univers ouvert : « ma grande ville, finit-elle par dire. — la mienne aussi », ajoute Alphie. Ils en font partie intégrante, mais ils se comportent comme s'ils vivaient « dans le ventre d'une baleine » (151). À l'instar d'Alphonse, Gertrude apprend à exprimer la vérité de ce qui se passe en elle. Aussi se révèle-t-elle différente aux yeux d'Alphonse qui « voyait la femme qu'elle serait normalement s'il lui était permis d'être elle-même » (151). Profitant de ce moment de lucidité, Alphonse fait progresser Gertrude vers la réalité en poussant plus loin le questionnement. Pourquoi ne s'est-elle jamais aventurée « plus loin que quelques pâtés de maisons ». Parce que « j'ai toujours été trop timide » lui répond Gertrude : « Je ne me suis pas secouée. Ni après la perte de ma fille. Ni après celle de mon mari » (153). Et, Gertrude de poursuivre : « Je n'ai jamais voulu m'échapper. Trop perdue dans les rêves. Mais je me savais piégée. . . . Je le sais toujours, sauf qu'aujourd'hui . . . je suis piégée » (153). Cette prise de conscience entraîne une crise — « elle agrippa la balustrade et hurla aux arbres » (151) — en ce qu'elle interroge et met en perspective tous les possibles de la vie de Gertrude. Elle prend conscience des raisons qui l'ont poussée à ne jamais se libérer. L'occasion se présente à elle de rompre ses chaînes, comme elle s'était présentée plus tôt à la mort de sa fille et de son mari, mais Gertrude ne peut pas la saisir. Il est trop tard. Elle n'a pas su tendre la main au moment opportun.

Somme toute, la rencontre avec Alphonse ne s'avère que partiellement destinale pour Gertrude. Certes, elle opère un basculement d'un monde (cloisonné) à un autre (ouvert et sans limite), accompagné d'un changement de perspective qui lui permet tout à la fois de se rapprocher de la réalité et de remettre en cause les limites de son horizon. Toutefois, cette expérience ne la conduit pas à s'affranchir réellement de son « infirmité » (151) et à agir sur son destin. Par l'effet de contraste qu'elle offre, elle permettra à Alphonse d'agir sur le sien. Tel le personnage de Suzanne, dans la chanson du même nom de Léonard Cohen, qu'aurait voulu être Gertrude,²⁴ cette dernière montre à Alphonse où regarder, elle lui tend le miroir dont il a besoin pour se libérer de sa croix, pour profaner son propre destin.

²³ « Elle voyait des gens au bord des piscines et dans les jardins aménagés sur les toits des immeubles, et ça, elle savait ne l'avoir jamais vu, ni même imaginé » (150).

²⁴ Gertrude dit : « Quand M. Cohen a écrit sa chanson *Suzanne*, je voulais être Suzanne. Je ne voulais pas être Gertrude » (155).

L'achèvement de la libération d'Alphonse (la profanation de sa croix) se déroule au bas de la ville. Ils s'y rendent à la requête de Gertrude qui, ayant entendu « dire qu'elle était réelle » (154), souhaite voir *Notre-Dame-du-Port* dont parlait Cohen dans sa chanson. « Au-dessus du dôme » de la « chapelle Bonsecours », ils y découvrent une « silhouette qui semblait monter vers le ciel. Marie, pastorale et l'air lasse, souillée de fientes de pigeons » (154). La rencontre avec cette icône religieuse, qui combine le sublime et le grotesque, le sacré et le profane, le haut et le bas corporel, est déterminante pour Alphonse. Cet événement lui fait prendre conscience de l'ineptie des frontières qu'il avait érigées autour de lui : « Il avait regardé le monde de très loin, comme à travers la vitre du pare-brise de son camion, et était passé à côté, et maintenant tout ce verre s'était fracassé autour de lui et il sentait le vent du monde sur son visage » (155). Aussi la profanation ou le rabaissement du sacré est-il ambivalent de par sa valeur destructrice et négative, mais aussi régénératrice et libératrice : il féconde et donne le jour à un nouvel Alphonse, à son autre vie, affranchie des chaînes de l'ancienne et empreinte de liberté.

La nouvelle de Ferguson symbolise la volonté créatrice que renferme en son sein toute rencontre fortuite. Toute rencontre n'est pas destinale, quoique chacune ait le potentiel de l'être. Le caractère déterminant ou destinal de la rencontre dépend finalement de la capacité de l'être humain à saisir l'occasion qui lui est donnée de se transformer. L'occasion s'est présentée à Gertrude de se libérer de ses liens lors de sa rencontre avec la mort (de sa fille et de son mari), sans qu'elle n'ait su la saisir. La rencontre avec Alphonse aura provoqué la libération des frontières qui l'isolaient et affectaient sa perception du monde, mais elle trouve ses limites à la prise de conscience de cette chance perdue. En revanche, la rencontre avec Gertrude a bouleversé le rapport d'Alphonse à la réalité, a créé un choc irréversible qui l'a fait dévier de sa route, l'a délivré du poids de son destin, et lui a fait découvrir en son fort intérieur un endroit où il n'était jamais allé et qui « foisonnait de possibles », tous en attente de se réaliser (158).

Œuvres citées

- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Trad. Daria Olivier. Paris : Gallimard, 1978. Imprimé.
- . *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Trad. Andrée Robel. Paris : Gallimard, 1970. Imprimé.
- . *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*. Trad. Guy Verret. Lausanne : L'âge d'homme, 1970. Imprimé.
- Balandier, Georges. *Le désordre : Éloge du mouvement*. Paris : Fayard, 1988. Imprimé.
- Chevalier, Jean, et Alain Gheerbrant. *Dictionnaire des symboles : Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris : Laffont, 1982. Imprimé.
- Duteille, Cécile. « Anthropologie phénoménologique des rencontres destinales ». Thèse. Université Paul Valéry-Montpellier III, 2003. Fichier PDF.
- . « L'événement de la rencontre comme expérience de rupture temporelle ». *Arobases* 6.1-2 (2002) : 81-88. Électronique. 2 août 2012.
- Ferguson, Trevor. « La fête de la profanation de la croix ». Trad. Ivan Steehout. *Montréal, la marge au cœur*. Éd. Jean Fugère. Paris : Autrement, 2004. 117-58. Imprimé.

- . *La vie aventureuse d'un drôle de moineau*. Trad. Jacques Fontaine et Marie-Madeleine Raoult. Lachine : Pleine lune, 1996. Imprimé.
- . *Le Kínkájou*. Trad. Ivan Steenhout. Lachine : Pleine lune, 2000. Imprimé.
- . *Onyx John*. Trad. Ivan Steenhout. Montréal : Du Roseau, 1990. Imprimé.
- Gitton, Jean. *Histoire et destinée*. Paris : Desclée de Brouwer, 1970. Imprimé.
- Moscovici, Serge. « Le hasard du sens commun ». *Le hasard aujourd'hui*. Éd. Hervé Barreau et al. Paris : Seuil, 1991. 11-23. Imprimé.
- Zarifian, Édouard. « Le désordre de l'autre ». *Autrement* 135 (1993) : 144-51. Imprimé.